

Le Monde  
Mercredi 18 Mai 2022

Jamais elle n'aurait imaginé «revivre ça». En découvrant les civils ukrainiens fabriquer leurs cocktails Molotov pour faire barrage à l'armée russe, elle se revoit dans Varsovie avec son vieux pistolet et sa centaine de cartouches, tentant de déloger les Allemands de leurs quartiers stratégiques. Elle se rappelle l'extraordinaire mobilisation des Polonais qui accueillaient les combattants clandestins. Elle se rappelle les cadavres au milieu des décombres et la foule fuyant la capitale, «habitée par un désespoir insondable». Elle retrouve ce sentiment de solitude face à l'occupant nazi, à attendre les renforts qui ne venaient pas, ni les avions polonais censés arriver de Londres, ni l'armée russe de Staline qui préférait laisser faire. «Comme les Ukrainiens, nous réclamions une protection aérienne. Contrairement à leur, notre combat était perdu d'avance.»

Elle bavarde, elle bavarde. Maria Devrim, née Maria-Sabina Tarlowska, est joyeuse et rit souvent. Elle roule ses «r» à la polonaise, dans un français parfait. Elle se souvient des échanges de tirs et des zigzags qu'elle devait faire en traversant la rue pour chercher un blessé de l'autre côté. De son camarade Slawek, mort à ses côtés dans leur cachette atteinte par un tir d'obus. De la puanteur des égouts qu'il fallait arpenter dans l'obscurité, les pieds dans les déjections, pour atteindre un quartier résistant encerclé. De la grenade qu'elle avait balancée sur des Allemands depuis une fenêtre, tandis que ses camarades la tenaient suspendue par les pieds. «J'étais petite et légère, c'était plus facile pour moi», dit-elle, sans en rajouter. Tiens, c'est vrai : elle est toute petite. On ne s'en était même pas aperçu tant son regard lui donne de l'autorité, avec ses sourcils froncés et ses yeux gris perçants.

Maria Devrim est sans doute la plus âgée des survivants de l'insurrection de Varsovie. L'une des dernières à porter la mémoire de ce soulèvement armé contre les Allemands, aussi bref que désespéré, du 1<sup>er</sup> août au 2 octobre 1944, et qui succéda à l'insurrection du ghetto juif dans la capitale, un an plus tôt. «Je crois qu'il y en a une qui est morte à Varsovie récemment, alors il y a des chances que je sois la plus vieille maintenant», constate-t-elle de sa voix tonique. Il n'y a pas longtemps, on était quatre à Paris. Une vient de mourir, une a perdu la tête, la troisième n'est pas en forme... Et il y a moi.»

En observant sa silhouette dans son appartement parisien, droite comme un «i», avec ses cheveux châtain bouclés, en l'écoutant dérouler ses faits d'armes avec une vivacité de gamine, en la voyant trotter d'un café à un restaurant dans les rues de son quartier, entre Montparnasse et Alésia, quelque chose ne colle pas. Guerrière en 1944... Quel âge peut-elle avoir? «98», répond-elle sèchement. 98 ans? Elle doit se tromper d'une ou deux dizaines. On la dévisage avec suspicion. Elle se fâche. «Eh bien, oui, quoi! Je suis née le 19 août 1923, et j'ai bien 98 ans. Ça finit par être agaçant que les gens s'étonnent.» Maria n'a donc qu'un petit siècle derrière elle, mais elle pourrait dire, comme Baudelaire : «J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans.»

#### AGENTE DE LIAISON À 19 ANS

On croirait entendre une Ukrainienne de Kiev, de Marioupol ou de Kharkiv, quand elle évoque la barbarie des envahisseurs nazis, leur mépris et leur cruauté, la haine des Polonais à leur égard. Chez les Ukrainiens d'aujourd'hui, elle retrouve le même sentiment patriotique qui l'inspirait, dans une Pologne qui n'avait cessé d'être niée dans son identité nationale et écartelée entre les puissances voisines. Et cette même détermination viscérale, évidente, à lutter jusqu'au bout : «Pour nous, il n'a jamais été question d'arrêter le combat.»

Elle avait grandi dans cet entre-deux-guerres où la Pologne venait de recouvrer son indépendance, rare parenthèse de répit pour le pays. Le régime d'alors est autoritaire, mais la famille Tarlowska vit dans une aisance bourgeoise, au centre de Varsovie. Un père mathématicien, une mère «sportive et très moderne», vaincue par la maladie. Maria est passionnée de volley-ball. L'été de ses 16 ans, au mois d'août 1939, elle savoure sa liberté de trainer avec des amis aux terrasses des cafés dans la chaleur accablante. Le 1<sup>er</sup> septembre, l'Allemagne envahit la Pologne.

Entre occupants et occupés, la haine est immédiate. Terreux, humiliations, exécutions publiques, lycées fermés... Maria prépare son bac dans la clandestinité. Sa sœur meurt dans un bombardement. Un jour de 1942, lorsqu'une voisine lui propose de la mettre en contact avec l'AK («l'armée de l'intérieur»), l'ail militaire de la résistance, dépendant du gouvernement polonais en exil à Londres), la



Maria Devrim dans son appartement du 14<sup>e</sup> arrondissement de Paris, le 5 mai. ÉDOUARD CAUPEIL POUR «LE MONDE»

# L'éternelle rebelle de Varsovie

Installée depuis des décennies à Paris, Maria Devrim, 98 ans, est l'une des dernières survivantes du soulèvement de la population polonaise contre l'occupant allemand, en 1944. Elle ne peut s'empêcher de faire le parallèle avec le combat actuel des Ukrainiens

«COMME LES UKRAINIENS, NOUS RÉCLAMONS UNE PROTECTION AÉRIENNE. CONTRAIREMENT AU LEUR, NOTRE COMBAT ÉTAIT PERDU D'AVANCE»

MARIA DEVRIM  
ancienne résistante

jeune fille n'hésite pas une seconde. «J'ai dit oui, absolument oui! Tout de suite!» Elle est conduite devant deux officiers, à qui elle jure de «lutter pour la Pologne libre», de ne «jamais trahir» et de «résister sous la torture jusqu'aux limites de ce dont on était capable». A 19 ans, la voilà agente de liaison.

Reste à savoir comment dissimuler les messages codés à convoier, du commandement vers d'autres quartiers de Varsovie ou à l'autre bout du pays. «Dans mes nattes!», lance soudain Maria. Ses cheveux sont assez épais pour y dissimuler quelques feuilles de papier à cigarette, sur lesquelles une écriture fine a inscrit des formules mystérieuses. Le jour où des soldats allemands font irruption dans le tramway pour contrôler les passagers et en embarquer quelques-uns au hasard, la cachette s'avère efficace. Ils ouvrent son sac, la dévisagent, passent aux suivants et à côté du butin enfoui dans la

blondeur ingénue de l'adolescente. Les nattes de Maria seront le nerf de sa guerre.

Elle n'oubliera pas ce monsieur, juif, qui marchait tranquillement dans la rue à ses côtés avec un costume noir et un chapeau. «Un soldat l'a arrêté, a sorti un couteau et avec lui a arraché la barbe, en le blessant.» Elle n'oublie pas non plus ce jour de 1943 où «une sorte de pluie noire» s'est mise à tomber : c'était la cendre produite par l'incendie du ghetto de Varsovie, où les juifs avaient été parqués. Des informations circulaient alors sur ces condamnés, qui sortaient la nuit en ville pour se ravitailler, et sur ces autobus en partance vers des camps d'où on ne revenait pas. Mais des déportations massives de juifs au camp de Treblinka et du soulèvement du ghetto, cette révolte armée d'avril à mai 1943 terminée dans le sang, elle n'a rien vu elle-même. Après la guerre, elle rendit visite au héros Marek Edelman, l'un de ses rares chefs combattants à avoir survécu.

Pendant ses deux années de résistance, Maria ne rêve que d'une chose : sortir de la clandestinité et affronter les Allemands «en direct». Ils n'attendent que l'ordre. Il est donné le 1<sup>er</sup> août 1944. L'AK compte environ 50 000 combattants dans la région. Le groupe de Maria est stationné dans le quartier de Mokotow, dans le sud de la ville. «Allez prendre les armes sur les Allemands!», lance leur chef. «L'opération était scandaleusement mal préparée», poursuit Maria. Nous n'avions pas les armes adaptées, voire pas d'armes du tout, mais on était galvanisés. On chantait : «Ici, c'est plus dur d'avoir du rhum que du sang!»

Ils font avec les moyens du bord. Ils attaquent les positions des Allemands la nuit, lancent des grenades «pour les calmer», installent des engins explosifs sous leurs quartiers généraux en se déplaçant par-dessous, dans les égouts. Ils ont encore la naïveté de penser qu'ils libéreront Varsovie, que l'armée russe leur apportera son aide sous la pression des Alliés, que le gouvernement polonais, exilé à Londres, reprendra le pouvoir et les prémunira contre l'assujettissement à l'Union soviétique. Mais Staline n'a aucune intention d'aider l'insurrection. Laisser les Allemands raser Varsovie fait son affaire : il veut briser tout espoir d'émancipation du pays, afin de s'en assurer le contrôle par la suite. Quant aux Alliés, que pèse la Pologne à côté de l'entente stratégique avec Staline? Roosevelt et Churchill ne bronchent pas. L'Armée rouge, parvenue de l'autre côté de la Vistule, non plus. Les Allemands s'emparent de ce qui reste de Varsovie. Les combattants auront tenu deux mois. Plus de 15 000 d'entre eux sont morts, ainsi que près de 250 000 Varsoviens. «L'insurrection a été un désastre», déplore Maria.

#### «PLUS DE PLACE AU CIMETIÈRE»

Devant les massacres de Boutcha ou de Marioupol, Maria Devrim revit ces jours où les Allemands se sont mis à «nettoyer» le quartier de Mokotow, bloc par bloc. Elle se rappelle les exécutions «pour l'exemple», les munitions dum-dum avec lesquelles ils tiraient – des balles sciées qui arrachent les chairs en passant –, les bombes d'une puissance démesurée qui rasaient des quartiers entiers. Lui revient la «sauvagerie inimaginable» des soldats de l'armée Vlassov, ces volontaires russes collaborateurs de la Wehrmacht. «Quand les Russes de Vlassov prenaient un quartier, on se disait : «On préfère encore les SS allemands!» J'ai repensé à ça en voyant les récits de viols d'enfants et les images de Boutcha.»

Le 15 septembre 1944, Maria est blessée dans une explosion. Un officier de l'AK vient lui remettre une croix de guerre, décoration qu'elle a d'ailleurs gardée, «pour actes accomplis sur le champ de bataille». Le 2 octobre, l'AK signe la capitulation. Jugée «hors d'état de servir le Reich», elle est expédiée, avec d'autres blessés, dans un campement hors de la ville.

Le premier jour du reste de sa vie commence après la guerre, à la fin de l'année 1946, quand son père l'envoie, à 23 ans, se faire soigner en France. Elle n'en reviendra pas : elle étudie à Sciences Po, travaille comme économiste chez un ingénieur conseil, noue des amitiés avec les experts parisiens de la Pologne, dont l'ancien correspondant du Monde à Varsovie Bernard Guetta. Elle rencontre aussi le père de sa fille, le peintre turc Nejat Devrim, milite pendant des années au Parti socialiste avant d'en claquer la porte. Elle soutient Macron en citant une devise polonaise : «Quand on n'a pas ce qu'on aime, il faut aimer ce qu'on a.»

Ces dernières semaines, Maria Devrim est repartie dans un combat d'un autre genre. Elle qui ne s'est pas souvent confiée sur «sa» guerre a eu la stupéfaction de se découvrir, à l'automne 2021, en héroïne d'une bande dessinée. *L'Insurgée de Varsovie*, publié chez Delcourt, s'est inspiré d'un entretien qu'elle avait donné à la revue *Guerres et Histoire* pour mettre en scène sa propre vie, nom et photo d'elle à l'appui. Jean Wacquet, l'éditeur, avoue n'avoir jamais échangé un mot avec l'intéressée pour lui demander son avis. «Il a dû espérer que j'étais morte!», s'offusque Maria, qui entend bien lui donner des preuves de vie. «Les indemnités qu'ils me paieront, je les verserai aux Ukrainiens et aux anciens combattants de l'AK», dit-elle en roulant bien ses «r».

Régulièrement, le 1<sup>er</sup> août, elle se rend au cimetière militaire de Varsovie, dans le coin où sont enterrés ses camarades insurgés. La dernière fois, elle a prévenu le responsable du cimetière qu'elle voulait être enterrée là. Il lui a répondu, impassible : «Ah, désolé madame, il n'y a plus de place. Il fallait mourir plus tôt.» Maria Devrim n'aime pas dire son âge, mais elle n'a pas fini d'en rire. ■

MARION VAN RENTERGHEM